

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une parole qui dérange
La Québécoise de Régine Robin

Régine Robin, *La Québécoise*, Montréal, France/Amérique, 1983,
200 p.

Marie Couillard

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couillard, M. (1983). Compte rendu de [Une parole qui dérange : *La Québécoise* de Régine Robin / Régine Robin, *La Québécoise*, Montréal, France/Amérique, 1983, 200 p.] *Lettres québécoises*, (31), 26–27.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

UNE PAROLE QUI DÉRANGE:

La Québécoise

de Régine Robin

Le roman de Régine Robin, *La Québécoise*,¹ publié Chez Québec/Amérique, c'est, dans un premier temps, le récit-méditation d'une jeune intellectuelle récemment immigrée à Montréal et qui se tourne vers l'écriture pour recouvrer sa parole occultée, pour prendre possession de son espace. La Québecoise, c'est aussi la mémoire fêlée, les mots perdus, «la voix muette», la parole immigrante qui «déraille, dérouté et détone», une parole qui ne peut que désigner «l'exil, l'ailleurs, le dehors» (p. 85). *La Québécoise*, c'est enfin un ouvrage à la fois déconcertant et captivant, «intelligent»,² un ouvrage où la rigueur formelle s'allie avec la virtuosité du langage.

Dès les premières lignes de l'ouvrage, l'auteur annonce son projet: «Pas d'ordre. Ni chronologique, ni logique, ni logis. Rien qu'un désir d'écriture et cette prolifération d'existence» (p. 15). Elle reprend ainsi à son compte les citations de Jabes et de Kafka inscrites en épigraphe au premier chapitre. Une telle volonté d'anarchie textuelle n'en révèle pas moins une composition rigoureuse qui s'organise autour de deux axes dominants, celui du temps et de l'espace et celui des personnages, nous fournissant ainsi une représentation à peu près complète d'une aliénation millénaire.

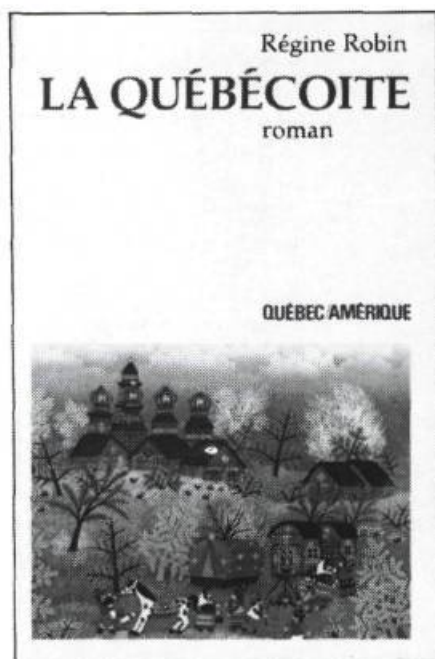
De fait, l'ouvrage de Régine Robin peut se ramener à trois projets ou es-

quisses de roman qui correspondent aux trois parties du texte respectivement intitulées Snowdon, Outremont et Autour du marché Jean Talon. Tout au long de *La Québécoise*, l'auteur, par l'entremise d'un savant jeu de miroirs, nous fait passer sans transition de son personnage principal «Je» à «Elle», la protagoniste de celle-ci, pour ensuite nous introduire le professeur Mortre, à son tour création imaginaire de «Elle». Ces personnages ont plusieurs traits en commun: ils sont tous trois juifs, immigrants au Québec et

professeurs(es) de culture et de civilisation juive. Bien qu'à chacun d'eux correspondent un lieu et un espace, un temps chronologique et grammatical, ces personnages se réfléchissent l'un l'autre pour ne former qu'une seule voix, qu'une seule parole.

Au «Je» de la narration s'associe le Paris d'un passé proche qui débouche sur un Montréal actuel et aliénant. Aussi ce personnage essaiera-t-il de se saisir de la réalité de la Métropole par la magie du langage, de l'incorporer à son altérité par la nomenclature. De là l'abondance des listes qui donnent au texte du roman une allure d'inventaire, de catalogue. On y retrouve pêle-mêle les noms de grands magasins, de boutiques, de cafés, de banques, de restaurants d'une même rue, d'un même quartier, des textes de petites annonces, des reproductions de pages sportives du Devoir, des horaires de télévision, des menus, des textes publicitaires, un échantillonnage du langage populaire, des pages de manuels d'Histoire du Canada, des exercices d'arithmétiques entachés de religiosité, des clichés américains, le manifeste du FLQ et j'en passe... Autant de facettes, d'images familières ou non de la culture francophone nord-américaine d'un Montréal kaléidoscopique et pluridimensionnel dont l'essence échappe à toute récupération par le dehors.

De même «Elle», à la fois similaire et différente dans chaque partie du roman tente, elle aussi, de s'approprier l'univers multiculturel de Montréal à partir d'un même passé parisien récent et d'un même métier, celui de professeure de culture et de civilisation juive/Jewish Studies. Bien sûr, il s'agit à chaque ébauche d'un Montréal particulier: ce sont de fait les différents Montréal évoqués par les titres des divisions de *La Québécoise*. C'est celui de Snowdon, par exemple, où «Elle», en compagnie d'un congénère rencontré à New York, tente de vivre une réalité juive Montréalaise. C'est celui d'Outremont, de la grande maison, du jardin merveilleux, marqué par le compagnon absent (francophone celui-là) qui rappelle à la protagoniste qu'elle n'est qu'une «maudite française», qu'elle n'est pas d'ici, qu'elle est autre. Finalement c'est le Montréal du marché Jean Talon, celui du réfugié politique sud-américain qui justifierait le caractère internationaliste de l'engagement politique non seu-



lement de «Elle» mais aussi de «Je». Somme toute une tentative de récupération qui déborde d'un présent difficile pour se répandre sur un possible irréalizable.

Enfin, il y a le Vieux Mortre, personnage de «Elle» et, comme son auteur, professeur de «Jewish Studies». N'osant s'aventurer dans l'avenir, celui-ci amène le lecteur, par le biais d'un monologue intérieur où s'emmêlent réminiscences personnelles, préoccupations du quotidien et l'élaboration d'un cours sur Sabatai Zevi, l'amène dis-je à se pencher sur une culture, un folklore juif peu familier pour finalement le confronter à son présent impossible.

Malgré les meilleurs efforts de l'auteur, l'intrigue demeure mince, les personnages équivoques, à peine esquissés, sans voix, sans pays et malheureusement sans vie. Leurs aventures particulières et communes se terminent par un échec. Le vieux professeur Mortre meurt sans avoir terminé son cours, le projet d'écriture de «Je» n'arrive pas à «ancrer sa parole» (p. 19); enfin «Elle», qui par trois fois cherche son salut dans un retour à Paris,

(p. 86, p. 161, p. 199) ne réussit qu'à retrouver, dans sa fuite, la place du Québec... à Saint-Germain-des-Prés (p. 200).

La faiblesse des personnages et de l'intrigue est toutefois contrée par le brio du langage, par les histoires et les légendes juives, par la poésie, par l'évocation d'un Paris estudiantin, d'une Ukraine disparue, par les descriptions des Laurentides au rythme des saisons et surtout par le regard neuf, objectif de l'étrangère («Je» ou «Elle») qui coule, glisse sur Montréal sans s'y accrocher: un regard-découverte qui accumule indifféremment le cliché, le pittoresque et l'authentique et, ce faisant, permet au lecteur de (re)découvrir un ou des Montréal jusque là ignoré(s). On sait que Régine Robin est professeure, historienne, linguiste et sociologue...

Régine Robin a réussi le tour de force de nous représenter la «première ville française de l'Amérique» dans sa pluralité culturelle, tout en remettant en question notre attitude envers l'immigrant. Par ailleurs, on est en droit de s'interroger sur

la préférence marquée de ses personnages pour l'ouest de la ville, pour le Montréal des magasins de luxe et des banques mais aussi le Montréal anglophone... tandis, que c'est avec beaucoup de circonspection qu'ils se risquent dans l'est, dans ce Montréal de la mélasse et du dépotoir, du Montréal laissé pour compte ou l'on ne parle que le français, où l'on ne va jamais (p. 78-79). Aussi, comment les protagonistes de ce roman peuvent-elles, sans mauvaise conscience, dresser le réquisitoire de la parole immigrante?

La Québécoise est d'une lecture exigeante par son aspect purement gymnastique intellectuelle, mais c'est aussi un roman d'une lecture enrichissante par le questionnement qu'il suscite et l'évocation d'une culture et d'une tradition trop souvent méconnues. □

Marie Couillard

Notes

1. Régine Robin, *La Québécoise*, Montréal, France/Amérique, 1983, 200 p.
2. Jean Royer, *Le Devoir*, 19 mars 1983.

Publications

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE



Chronologie littéraire du Québec
Sylvie Tellier.
350 pages 18,50 \$



Je me souviens — La littérature personnelle au Québec (1860-1980)
Yvan Lamonde.
275 pages 17,00 \$



L'imprimé au Québec — Aspects historiques (18^e — 20^e siècles)
sous la direction de Yvan Lamonde.
371 pages 18,00 \$



Le Manuel d'histoire de la littérature canadienne de Mgr Camille Roy
Lucie Robert.
196 pages 11,00 \$

Ces documents sont disponibles dans toutes les librairies ou à:
Institut québécois de recherche sur la culture
93, rue Saint-Pierre
Québec (Québec)
G1K 4A3
tél.: (418) 643-4695

